

Ouvrir des brèches

PAR | SANDRINE FURRER, CIE KARNABAL, METTEURE EN SCÈNE ET MARIONNETTISTE

La rue est un immense terrain de jeu. C'est d'abord une sensation d'espace incroyable pour celui qui goûte l'horizon.

C'est un espace chargé d'une matière publique ; une réalité grouillante, une infinité de phénomènes à contempler, sentir, écouter. En faire son espace de représentation, c'est passer un contrat avec toutes ces sensations, cœur vaillant.

(bande son : un concert de klaxons se lève)

Écrire pour la scène urbaine, ou pour des lieux non dédiés à la représentation, c'est pour moi proposer des manières d'habiter - ensemble - le monde.

Avec la compagnie Délit de Façade, avec qui j'ai œuvré comme marionnettiste puis comme metteure en scène, nous avons convoqué les gros moyens : nous empruntons les espaces privés pour les donner en spectacle en nous installant à la fenêtre d'un immeuble habité. Avec la complicité des habitants, et leur surprise de nous voir arriver avec tant de marionnettes, nous les délogions. Ils devenaient les spectateurs de ce qui se déroulait à leur propre fenêtre : un immeuble devenu un castelet géant, une maison de poupée à l'échelle d'une ville. Au-delà du gigantisme du spectacle, il y avait une expérience toute particulière de rencontre avec les gens chez qui nous prenions place, et pour qui la marionnette était bien souvent un objet totalement étranger : un échange de territoires.

Notre passage peu discret a, chaque fois, imprimé des traces chez nos hôtes et en nous.

Alors, de ces traces, j'ai imaginé en faire le départ d'un projet. Toutes ces personnes croisées, leurs histoires, leurs rêves et leurs coups de gueule, sont devenus la matière même d'une œuvre. J'ai commencé à travailler sur un endroit particulier, près de chez moi, à interroger les habitants et penser le lieu du spectacle de façon intimement intégrée à l'architecture du quartier. Je les ai questionnés sur leurs relations à cet étranger curieusement familier : le voisin. Puis nous avons transformé les habitants en personnages de fiction, en marionnettes qui interprétaient avec dérision les paroles enregistrées. La démarche a donné lieu à plusieurs films-concerts projetés en mapping géant sur les façades d'immeuble. Le film nous permettait d'investir l'espace de manière plus spectaculaire, visible de loin. La parole citoyenne était ainsi sur la place publique

pour donner à entendre des voix que l'on n'entend jamais, pour inviter les habitants à l'autodérision aussi. Réveiller des espaces, parfois au cœur de l'hiver, et leur redonner une dimension poétique, a pour effet d'en modifier la perception et crée une distanciation.

C'est cette transfiguration qui m'attire dans la rue, ou tous ces endroits improbables qui ne sont pas prévus pour la représentation : elle métamorphose le paysage, révèle les strates d'existence, et surtout les autorise à cohabiter. Pour réchauffer le lien, continuer à dialoguer, garder le contact, il me paraît indispensable d'ouvrir des territoires imaginaires où l'on puisse se côtoyer, partager des expériences au-delà du commun.

C'est ce phénomène que nous nous sommes attachées à creuser avec la Chloé Cassagnes, au sein de la compagnie Karnabal. Nous avons conçu cette année *la Brèche*, un spectacle intra-muros qui perce une ouverture à même une façade d'immeuble, dans un passage public. En ouvrant un accès vers des territoires imaginaires, un espace s'offre à un public non averti. Ce monde minuscule qui apparaît au coin de la rue, à l'échelle intime, provoque une autre sensation physique chez le spectateur : un trouble qui met en question notre perception du réel. Qu'est-ce qui est virtuel ? Qu'est-ce qui est vivant ?

Stades, cités, villages, jardins publics, ruelles, centres commerciaux, parcs, églises, gares, transports en commun, trottoirs, piscines sont des terrains de jeux incroyables où toutes les échelles, du minuscule au géant, peuvent se côtoyer. L'interprète peut être très proche du spectateur, avec une marionnette qui lui chuchote à l'oreille, puis attirer son œil vers le lointain où un nuage se transforme peu à peu en vaisseau spatial. C'est le lieu de tous les fantasmes pour un créateur qui doit surtout négocier sans relâche avec les contraintes de la rue, à toutes les étapes du projet.

À présent, je commence à m'intéresser aussi aux espaces naturels, civilisés (les jardins) ou plus sauvages (la forêt). Quelle trace imprime-t-on dans le paysage, comment celui-ci nous transforme-t-il et réveille-t-il un versant de notre humanité, cette part de cœur un peu endormie, que nous avons oubliée d'exercer ?

Le réel est un terrain de jeu infini. Le détourner, c'est révéler la matière souple qui est en chacun de nous. ■

« L'espace public apparaît tel un magnifique théâtre à ciel ouvert à qui sait ouvrir les yeux. »

Mathias Piquet-Gauthier

